

A cinematic portrait of two young women with long, wavy brown hair. They are positioned side-by-side against a dark, blurred background. The woman on the left is looking directly at the camera with a serious expression. The woman on the right is looking slightly away from the camera. Both are wearing dark clothing. The lighting is dramatic, highlighting their faces and hair.

DES FILLES EN NOIR

Presse

Marie Queysanne & Camille Bonvallet

113, rue Vieille du Temple - 75003 Paris

Tél : 01 42 77 03 63 / Fax : 01 42 77 00 13

marie.q@wanadoo.fr / cbonvallet@gmail.com

Mobiles : 06 80 41 92 62 / 06 82 00 60 75

Distribution

Les Films du Losange

22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie - 75116 Paris

Tél : 01 44 43 87 15 / 16 / 17

Fax : 01 49 52 06 40

www.filmsdulosange.fr

à Cannes :

5, rue du Batéguier / 1^{er} étage - 06400 CANNES

Tél : 04 93 39 27 73

Production

Les films Pelléas

25, rue Michel le Comte - 75003 Paris

Tél : 01 42 74 31 00

Fax : 01 42 74 41 00

lesfilmspelleas@pelleas.fr

www.pelleas.fr

*Photos & dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.fr*

Les films Pelléas présente



DES FILLES EN NOIR

Un film de **Jean Paul Civeyrac**

SORTIE LE 15 SEPTEMBRE 2010

France • 2010 • 1h25 • Formats : 35mm – scope / DOLBY SRD • Visa n° 119 514



Photo © Carol Bethud

Noémie et Priscilla, deux adolescentes de milieu modeste, nourrissent la même violence, la même révolte contre le monde.

Elles inquiètent fortement leurs proches qui les sentent capables de tout...



Photo © Camille Berthod

Conversation

Yannick Haenel — *Des filles en noir* raconte l'histoire de deux jeunes filles qui ont décidé de se suicider. Ce qui me frappe, c'est la dimension politique de ton film. En effet, il déploie à travers le désir de se tuer de deux filles une confrontation avec ce qui manque dans la vie. Noémie et Priscilla cherchent un absolu, elles défient sans cesse les figures de la société qui les déçoivent ou les répriment. Le film n'est pas sociologique, on ne peut pas le réduire à une peinture sociale, mais il s'interroge, de manière très enflammée, radicale, sur l'insuffisance de ce que propose la vie.

Jean Paul Civeyrac — Oui, la vie intérieure des deux filles est largement insatisfaite : elles ne trouvent pas dans le réel qui les entoure de quoi s'alimenter. Il y a en elles un besoin d'infini, d'absolu, qui ne peut se mesurer qu'à l'idée de la mort, à de l'extrême. En même temps, les deux filles tiennent un discours très critique, politique, sur la société. Et, en effet, on voit bien aujourd'hui que les jeux violents des adolescents répondent aussi à une débâcle sociale, au fait qu'il n'y a pas d'entrée dans la vie. Le film essaie de témoigner de ces deux dimensions. Il n'est pas inspiré d'un fait divers à proprement parler,

mais s'appuie sur beaucoup d'histoires réelles : j'avais collecté des articles depuis 1997 où à chaque fois il était question de deux adolescentes qui se tuaient. C'est important cette idée que cela se fasse à deux : ce n'est plus seulement un acte individuel, cela met en jeu l'autre, en cherchant un lien dans la mort quand il n'y en a plus dans la vie.

Yannick Haenel — Les deux héroïnes annoncent leur suicide à l'école, devant toute la classe, durant un exposé sur Kleist où elles racontent comment il s'est tué avec Henriette Vogel. Le fait de l'annoncer publiquement procure au film la tension d'un programme : le spectateur est pris dans les préparatifs de ce suicide. En même temps, ce que j'aime dans cette scène, c'est qu'elle montre bien le caractère de défi de ce geste. L'annonce est l'acte par lequel elles se définissent comme ne faisant pas partie de cette société : d'ailleurs, leurs camarades rejettent violemment leur attitude. On pourrait dire que le film est initiatique : Noémie et Priscilla vont être confrontées à des figures institutionnelles contre lesquelles elles vont buter.

Jean Paul Civeyrac — Elles ne reconnaissent pas les institutions scolaires, policières ou psychiatriques. Dans mon premier film, *Ni d'Ève ni d'Adam*, il y avait déjà cette idée que ces institutions ne suffisent plus, qu'elles ne sont plus des repères, mais des barrières. Pas parce que l'école serait une prison, mais plutôt parce que ces institutions



ne répondent pas aux aspirations profondes des individus. *Ça ne sert à rien*, comme diraient les deux filles. Dans mes films, il est toujours question d'une certaine inadaptation à la société ; les personnages sont un peu à côté, ne sont pas intégrés, y compris dans l'institution première qui est la famille. Dans *Des filles en noir*, la famille semble bienveillante, mais elle est aussi un lieu possible de débâcle, avec les débordements d'Alain, qui parce qu'il est ivre, va trop loin avec Priscilla.

Yannick Haenel — D'ailleurs, c'est dans l'espace familial, qui a l'air pourtant chaleureux, et que tu filmes avec cette lumière épanouie des soirées de retrouvailles, qu'a lieu le suicide...

Jean Paul Civeyrac — Je repense à ce que tu disais sur l'annonce du suicide. En fait, cette annonce n'est pas prévue, elles ne se disent pas toutes les deux : « Nous allons nous suicider ». Ça leur tombe dessus. Noémie l'annonce à la classe en réponse à la violence des réactions à leur exposé, puis l'idée germe en elles. C'est la parole qui engendre l'acte. S'il y a un programme, c'est par accident. Puis le film, d'une certaine façon, accomplit le programme, mais de manière inattendue : ça ne se déroule pas comme prévu, le spectateur peut même espérer que ça ne se passe pas, les circonstances pouvant déjouer le plan. D'un certain côté, *Des filles en noir* peut aussi être vu comme un film d'action ! L'acte finit par se produire, mais dans les conditions particulières de l'ivresse. L'ivresse, ici, est importante : si elles n'étaient pas ivres, il est probable qu'elles ne le feraient pas.

Yannick Haenel — L'autre chose importante, c'est que ce sont deux amies. Mais c'est une amitié particulière. L'absolu qu'elles ne parviennent pas à trouver dans l'amour, puisque toutes les deux ont été trahies par des garçons, elles le trouvent dans une amitié fusionnelle. Quand Noémie propose le suicide à Priscilla, on dirait presque une formulation d'intimité amoureuse : « On le fait ? » dit-elle, ou : « Si tu le fais, je le fais ». Plus tard, elles se diront « je t'aime » au téléphone, et malgré la distance, il y aura une présence charnelle très intense, grâce aux mots qu'elles s'échangent.





Photo © Carol Bethud

Jean Paul Civeyrac — Leur amitié est si forte qu'elle s'apparente à de l'amour, même si ce qu'elles éprouvent entre elles n'est évidemment pas d'ordre sexuel. Le vocabulaire qui est le leur est celui de l'absolu intérieur et, comme chez les écrivains mystiques ou romantiques, il coïncide avec le vocabulaire amoureux : il leur permet d'exprimer une trace de ce qu'elles sentent d'infini en elles.

Yannick Haenel — La longue scène du suicide au téléphone les montre de dos, et on entend leurs voix. Les deux filles se confondent presque, fusionnent dans l'image. Leur corps est filmé en permanence, dans une véritable chorégraphie. Leur désespoir, leur malaise, leur fébrilité, leur entêtement, leur hébétude, la violence froide qui les isole : tout est très charnel.

Jean Paul Civeyrac — Il y a une grande vitalité en elles. Elles ne cultivent aucune morbidité. L'attrait de la mort n'est pas lié à un trait morbide de leur caractère.

Yannick Haenel — L'attraction de cette intensité qu'est la mort les fait vraiment vivre, les fait déborder. On voit très bien ça dans la scène où Priscilla est seule chez elle, et mange un peu n'importe comment : son corps est trop grand pour l'espace, elle casse tout, sa vivacité déborde le cadre de la vie. Et puis, il y a toutes les scènes dans la ville

où elles courent, elles mettent le mot « FEU » partout, leurs gestes brûlent, il faut que ça s'enflamme... D'ailleurs, le film déjoue les clichés sociologiques des adolescentes en noir : elles ne sont pas « gothiques », même si elles en ont un peu l'apparence.

Jean Paul Civeyrac — Oui, si elles avaient été « gothiques », elles auraient effectivement appartenu à un groupe défini. Je tenais à ce qu'elles n'aient aucune appartenance. Ce sont des atomes libres, et c'est peut-être aussi cette liberté-là, immense, trop grande, qui les fait souffrir.

Yannick Haenel — J'ai l'impression que tes films veulent s'affronter à la frontière qui sépare les morts des vivants. Il y a tous ces passages de l'autre côté, ces balcons, ces scènes oniriques, ces aubes : il s'agit d'entrer dans un autre état.

Jean Paul Civeyrac — Le suicide se fait à l'aube. C'est une nouvelle vie qui apparaît, donc leur mort qui peut commencer. Noémie n'y arrive pas, elle ne parvient pas à se jeter dans le vide. À la fin du film, elle est de nouveau sur un balcon, et elle libère enfin quelque chose d'elle. Sa dureté, son absence de larmes, dont on parle dans la dernière partie du film, et dont sa mère lui fait reproche, est le signe d'une intransigeance. Ce dont elle est remplie déborde à la fin, parce que le souvenir de son amie est soudain à vif. Cette vie qu'elle va avoir à

l'aube, cette vie qui va recommencer, aura lieu avec son amie retrouvée en elle. S'il n'y a pas qu'une seule interprétation de la fin du film, on peut tout de même dire que Noémie ne renonce à rien de ce qui la constitue, et qu'elle gardera son amie en elle pour toujours. D'où ce visage transformé, épuisé, apaisé aussi...

Yannick Haenel — Moi non plus, je ne vois aucun renoncement à la fin du film. Noémie brûle encore, elle a beau avoir intégré un orchestre, elle n'est pas avec eux. Tu la filmes en train de s'éloigner des musiciens. Elle est séparée, elle a la force maintenant d'être seule parce qu'au fond elle n'est plus seule.

Jean Paul Civeyrac — Oui, et c'est la musique d'*Orphée* de Gluck qu'on entend à ce moment-là, *le Ballet des ombres heureuses*, qui exprime l'idée d'aller chercher quelqu'un dans la mort. Dans le rêve final, Noémie est comme dans le rêve de Priscilla, elle va chercher son amie, en un sens elle la ramène avec elle. Le cinéma permet de matérialiser le fait que les morts sont là, avec nous, pour toujours. Dans *Fantômes* ou *À travers la forêt*, il y avait cette idée mais on était dans le genre fantastique ; ici, c'est un film réaliste : on peut reconnaître la vie de tous les jours, mais c'est encore la même idée.

Yannick Haenel — Ces deux comédiennes ancrent précisément, avec

une très grande intensité, cette vie dans le film... Il y a souvent dans tes films des jeunes gens qui se posent des questions, qui sont confrontés à l'idée d'appartenir ou de ne pas appartenir, qui butent sur le passage à la vie adulte.

Jean Paul Civeyrac — Élise Lhomeau et Léa Tossier n'avaient jamais fait de cinéma. J'ai vu un grand nombre de comédiennes, et je les ai choisies elles parce qu'elles me semblaient les seules à pouvoir porter cette intensité dont on a parlé, et qu'elles avaient en elles un monde capable d'être à la hauteur de l'absolu des personnages... Je privilégie les personnages jeunes dans mes films parce qu'à ce moment de la vie rien n'est encore fixé, tout est en état de basculement, cela rend possible un rapport intense au monde, et aussi une quête... Et puis j'aime travailler avec des acteurs qui ont peu ou pas encore tourné précisément parce qu'ils ne sont pas fixés sur leur propre image. Ils sont disponibles au regard que je peux porter sur eux. Ils ne me donnent pas l'image qu'ils pensent être bien d'eux : au contraire, ils s'abandonnent à l'image que je pense être la meilleure pour le film.

Yannick Haenel — Les deux actrices sont très différentes. Elles incarnent deux modes de vulnérabilité, et aussi de puissance. Le texte de Kleist qui est lu en classe le dit bien pour elles : elles ont « l'âme à vif ». Leur sensibilité est si forte qu'elle devient un empêchement,





Photo © Carole Bethud

comme une blessure ; et en même temps elle leur procure une force d'exigence. Noémie est très intériorisée, elle baisse les yeux, et quand elle les lève, on dirait qu'elle attaque. Priscilla, elle, est un peu une amazone débordante, dégingandée, elle semble faire exploser le plan chaque fois qu'elle apparaît, et d'ailleurs c'est elle qui va sauter.

Jean Paul Civeyrac — Sans doute parce qu'elle est plus fragile, plus abandonnée, plus au gré des événements. Peut-être que si quelqu'un la prenait dans ses bras, elle ne le ferait pas... Alors que l'autre peut le faire à tout moment, mais ne le fait pas. Leur rapport au monde n'est pas exactement le même. Priscilla est plus végétale ; et Noémie plus minérale.

Yannick Haenel — Dans ton film, il y a peu à peu une atmosphère crépusculaire, des coloris brun-sombre, toute une palette nocturne presque douce, chaude, enveloppante, et là-dessus, lorsque le suicide a lieu, le corps étendu de la jeune fille suicidée vient briser ces tonalités, et son corps glacé, avec la caméra qui recule, rappelle alors les couleurs métallisées des décors urbains...

Jean Paul Civeyrac — En effet. Et il y a là aussi quelques fleurs jaunes et rouges, comme un dernier hommage, comme pour un enterrement qu'on ne verra pas... Puisque tu parles de couleurs, c'est évidemment



Photo © Carole Bethud

le noir qui a primé. Il s'agissait d'inscrire ces deux silhouettes noires dans le monde, dans un univers la plupart du temps déshumanisé, comme ces salles de cours en plastique. L'essentiel, c'est la sensation que cela crée : le noir qu'elles arborent semble affirmer qu'elles ne sont pas à leur place, qu'elles n'en n'ont pas, et qu'elles en cherchent une, désespérément, ardemment, où qu'elle soit...

■

Les acteurs

Noémie	Elise LHOMEAU
Priscilla	Léa TISSIER
Martha	Elise CARON
Sonia	Isabelle SADOYAN
Toni	Roger JENDLY
Alain	Thierry PARET
Isabelle	Aurore SOUDIEUX
La professeure de musique	Youlia ZIMINA
Mme Schaeffer	Christine VEZINET
L'inspecteur	Jérôme DERRE
Clément	Robinson DELACROIX
Sam	Brice FAZEKAS

L'équipe

Réalisation et Scénario	Jean Paul CIVEYRAC
Image	Hichame ALAOUIE
Son	François MEREU, Sébastien SAVINE, Stéphane THIEBAUT
Montage	Louise NARBONI
Scripte	Mathilde PROFIT
Casting	Sarah TEPER, Leïla FOURNIER
Décors	Brigitte BRASSART
Costumes	Marie-Laure PINSARD
Directrice de production	Hélène BASTIDE
Collaboration à la mise en scène et production exécutive	Lola GANS
Produit par	Philippe MARTIN
Production	LES FILMS PELLEAS
En coproduction avec	RHONE-ALPES CINEMA
Avec la participation du	CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE l'IMAGE ANIMEE
et de la	REGION RHONE-ALPES
Avec le soutien de	CENTRE IMAGES – REGION CENTRE
Avec la participation de	CINECINEMA
En association avec	LA BANQUE POSTALE IMAGE 3
Ventes Internationales	LES FILMS DU LOSANGE

Jean Paul Civeyrac

Jean Paul Civeyrac est né le 24 décembre 1964 à Firminy (Loire). Après des études de philosophie à Lyon III, où il rédige un mémoire de maîtrise sur le film d'opéra, il devient élève en réalisation à la Fémis. Plus tard, de 1999 à 2010, il co-dirigera avec Claire Simon le département de réalisation de cette école.

- 1991 **La vie selon Luc** (*fiction, 15 mn - Film de fin d'études*)
- 1997 **Ni d'Eve ni d'Adam** (*fiction, 90 mn*)
- 2000 **Les solitaires** (*fiction, 75mn*)
- 2001 **Fantômes** (*fiction, 95mn*)
- 2002 **Le doux amour des hommes** (*fiction, 80mn*)
- 2003 **Toutes ces belles promesses** (*fiction TV - ARTE, 85mn*)
- 2004 **Tristesse beau visage** (*fiction TV - ARTE, collection Portraits, 17mn*)
- 2005 **À travers la forêt** (*fiction, 65mn*)
- 2006 **Ma belle rebelle** (*fiction ADAMI-Talents Cannes, 11mn*)
Mon prince charmant (*fiction ADAMI-Talents Cannes, 11mn*)
- 2008 **Malika s'est envolée** (*fiction, pour le Théâtre de Gennevilliers, 35mn*)
- 2010 **Des filles en noir** (*fiction, 85mn*)

Photo © Camille Bethuel



